

# DE L'ÉVÉNEMENT<sup>1</sup>

*Nous l'avons dit : ce ne sont pas les idées, ce sont les événements qui changent le monde.*

H. Arendt

## 1 – Requis épistémologiques

Nous ne pensons le sens que par référence à une forme codifiée : le récit pour Greimas, la tragédie grecque analysée par Aristote dans la *Poétique*, la tension entre métaphore et métonymie pour Jakobson et Lévi-Strauss. Nous aimerions ajouter à cette liste prestigieuse une grandeur à la fois primordiale et méconnue : l'événement, que Greimas accueille dans *De l'imperfection*, et qui constitue le complément attendu de sa recommandation : *il faut sortir de Propp*. Mais une objection forte vient aussitôt à l'esprit : la méthode sémiotique étant – faut-il le dire ? – analytique, l'analyse de l'événement ne tient-elle pas de l'oxymoron ? Selon Focillon : «*Qu'est-ce que l'événement ? Nous venons de le dire : une brusquerie efficace<sup>2</sup>.*», mais analyse-t-on une «*brusquerie efficace*» ?

### 1.1 – La complexité

La sémiotique greimassienne n'a jamais été indifférente aux questions épistémologiques et en intitulant son texte fondateur *Sémantique structurale*, Greimas marquait son attachement au structuralisme, même si le double patronage de Hjelmslev et de Lévi-Strauss masquait un malentendu dans doute peu discernable à l'époque. En effet, le structuralisme de Lévi-Strauss est étranger à celui de Hjelmslev ; pour ce dernier, le maître-mot est celui de **dépendance** : «*On comprend par **linguistique structurale** un ensemble de **recherches** reposant sur une **hypothèse** selon laquelle il est scientifiquement légitime de décrire le langage comme étant **essentiellement** une **entité autonome de dépendances internes**, ou, en un mot, une **structure**.*<sup>3</sup> » pour ce dernier, l'analyse-description d'un objet revient donc à dégager les dépendances dont l'objet, au titre de «*point d'intersection*», est le signifiant : «*Les rapports ou les dépendances que le réalisme naïf tient pour secondaires et présupposant les objets,*

---

<sup>1</sup> Cet essai est un effort pour regrouper et ordonner des analyses confiées à des textes distincts : *Précis de grammaire tensive*, Tangence, Rimouski, n° 70, automne 2002, pp. 111-143 ; *Centralité de l'événement* in *Eléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim, pp. 137-164 ; *Pour saluer l'événement*, Nouveaux Actes Sémiotiques, <http://revues.unilim.fr/nas> ; traduction en portugais par les soins de M.L.Vissotto Paiva Diniz, in *Galáxia* n°13, juin 2007, pp. 13-28.

<sup>2</sup> H. Focillon, *Vie des formes*, Paris, P.U.F., 1996, p. 99.

<sup>3</sup> L. Hjelmslev, *Essais linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 28.

deviennent pour nous essentiels : ils sont la condition nécessaire pour qu'existent des points d'intersection<sup>4</sup>.» D'inspiration jakobsonienne, le structuralisme de Lévi-Strauss met en avant le concept d'**opposition**, qui est absent de l'index des *Prolégomènes*. Ceci dit, la lecture de *Sémiotique I* ne laisse aucun doute : le structuralisme de Greimas est plus proche de Hjelmslev que de Jakobson, en dépit des premières pages de *Sémantique structurale*.

En matière d'épistémologie, il ne saurait être question en aucune façon de procéder à une table rase des acquis ni de tenir pour non avenue l'épistémé contemporaine. Il s'agit seulement d'opérer un transfert d'accent, de déplacer une pondération entre des grandeurs consacrées. Deux notions n'ont pas, nous semble-t-il, reçu l'attention qu'elles méritaient : ce sont la complexité et l'homogénéité. Nous commencerons par rappeler que la prise en compte de la complexité doit être rendue à Saussure : «*La langue est pour ainsi dire une algèbre qui n'aurait que des termes complexes*<sup>5</sup>.», et celle de l'homogénéité à Hjelmslev : «*Le facteur particulier qui caractérise la dépendance entre la totalité et les parties, qui la différencie d'une dépendance entre la totalité et d'autres parties et fait que les objets découverts (les parties) peuvent être considérés comme intérieurs et non extérieurs à la totalité (c'est-à-dire au texte) semble être l'**homogénéité** de la dépendance : toutes les parties coordonnées résultant de la seule analyse d'une totalité dépendent de cette totalité d'une façon homogène*<sup>6</sup>.» Une certaine complémentarité se laisse entrevoir entre les deux notions : la complexité signifie la prééminence de la relation au détriment de l'illusion prédicative selon laquelle l'objet, tel un sac, contiendrait les prédicats que l'observation à force d'attention et de patience portera au discours ; de son côté, l'homogénéité intervient comme caution, garant fiduciaire que c'est bien la **même** dépendance qui est à chaque fois saisie. La complexité constitutive des grandeurs formule une localité, l'homogénéité, une continuité conservatrice.

Par réflexivité et réciprocité, les notions d'intersection, de dépendance, de complexité, d'analyse et de définition s'assistent les unes les autres. En premier lieu, la complexité, l'intersection au titre de caractéristique générale et la dépendance au titre de constante non révocable fournissent à l'analyse son objet : «*Une dépendance qui remplit les conditions d'une analyse sera appelée **fonction***<sup>7</sup>.» En second lieu, la définition, que Hjelmslev reçoit comme une «*division*<sup>8</sup>», concerne à l'évidence une complexité dans le plan de l'expression, une dépendance dans le plan du contenu. Cette complexité n'a rien à voir avec la

---

<sup>4</sup> L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 36.

<sup>5</sup> F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1962, p. 168.

<sup>6</sup> L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage op. cit.*, p. 43.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 93.

problématique du terme dit complexe obtenu par rapprochement concessif de [s<sub>1</sub>] et de [s<sub>2</sub>] :  
[s<sub>1</sub>] vs [s<sub>2</sub>] → [s<sub>1</sub> + s<sub>2</sub>].

## 1.2 – La quantité

Notre second requis, la quantité, relève en partie du paradoxe, et la phrase que nous venons de produire y renvoie : en effet, que signifie ici exactement la locution “en partie” ? La catalyse élémentaire : [quantité → quantité non numérique] est plus nette encore. La linguistique n’ignore pas la quantité à travers les oppositions : [nombrable vs non nombrable] et [comptable vs non comptable], mais ces distinctions concernent avant tout les états de choses, c’est-à-dire par convention l’extensité. La quantité que nous avons ici en vue concerne l’intensité, c’est-à-dire la description des devenirs immanents aux états d’âme.

De notre point de vue, la syntaxe tensive n’est pas pensable sans mise en œuvre de la quantité. Considérons la sous-dimension du tempo articulée selon [vif vs lent] : comment envisager le passage de /vif/ à /lent/ sans faire état d’une décélération, puis d’un ralentissement, c’est-à-dire la projection d’intervalles appréciables ? Du point de vue diachronique, la “moitié” au moins de la rhétorique tropologique de Longin<sup>9</sup> à Fontanier<sup>10</sup> suppose l’exercice de la quantité, c’est-à-dire l’engendrement par un procès de la différence qui le manifeste. Si nous convenons de voir dans l’aspectualité ordinaire une aspectualité **figurative**, alors l’aspectualité que nous avons en vue ici peut être dite **figurale**. En suivant Lévinas, il s’agit de rendre à l’être la verbalité et l’adverbialité qu’il implique : «*On parle d’habitude du mot être comme si c’était un substantif, bien qu’il soit verbe par excellence. En français, on dit l’être, ou **un** être. Avec Heidegger, dans le mot être s’est réveillée sa “verbalité”, ce qui en lui est événement, le “se passer” de l’être. Comme si les choses et tout ce qui est “menaient un train d’être”, faisaient un métier d’être”. C’est à cette sonorité verbale que Heidegger nous a habitués<sup>11</sup>.*»

Saussure lui-même relève l’ambiguïté du terme de “différence” : «*Différence, terme incommode, parce que cela suppose des degrés<sup>12</sup>.*» Et en effet, il suffit de substituer au couple [froid vs chaud] la triade [froid vs tiède vs chaud] pour se rendre compte que /tiède/. suppose, selon le cas, le retrait d’un *plus* ou l’ajout d’un *moins*. Enfin, eu égard à l’hypothèse tensive,

---

<sup>9</sup> Longin, *Traité du sublime*, Paris, Le livre de poche, 1995 – *Du sublime*, Paris, Rivages poche/Petite Bibliothèque, 1993.

<sup>10</sup> P. Fontanier, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1968.

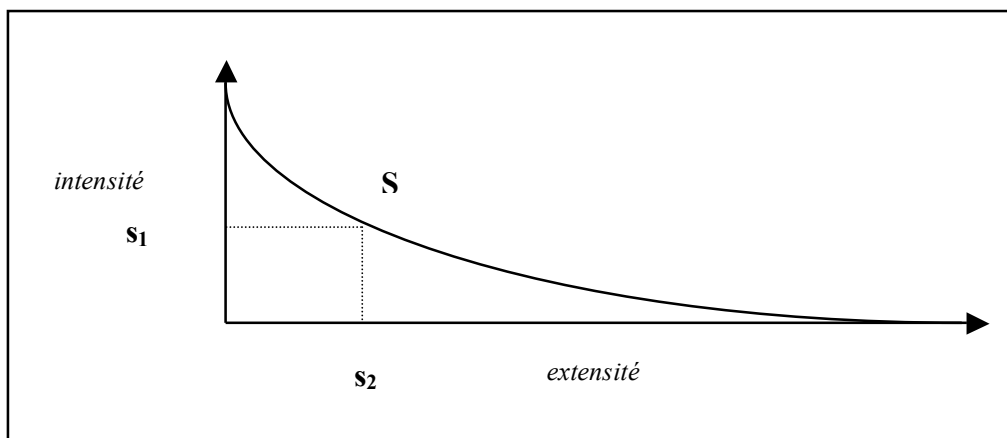
<sup>11</sup> E. Lévinas, *Ethique et infini*, Paris, Le livre de poche, 1986, p. 28.

<sup>12</sup> Cité par H. Parret, in *Réflexions saussuriennes sur le temps et le moi*. “Les manuscrits de la Houghton Library à Harvard”, dans M. Arrivé et Cl. Normand (dir.), *Saussure aujourd’hui* (Colloque de Cerisy), Presses de l’Université de Paris X, 1995, p. 46.

la quantité est non seulement requise, mais encore promue, puisque nous avons ailleurs indiqué que la formulation la plus abstraite de l'hypothèse tensive que nous puissions personnellement avancer consiste à dire qu'elle est le commerce d'une **mesure** intensive, ou proprioceptive, et d'un **nombre** extensif, ou extéroceptif. Enfin, nous disons "quantité non numérique, mais à dire vrai nous n'en savons rien : comment exclure, puisque notre propre univers est aussi celui de l'extension de la mesure, que quelque jour, ces grandeurs qui nous obligent ne deviennent strictement mesurables ?

### 1.3 – L'espace tensif

Le troisième requis concerne notre recours à la notion d'espace tensif. Cette notion d'espace est polysémique et appelle une décision : la notion d'espace est, nous semble-t-il, essentiellement conjonctive, l'espace est l'horizon de toute pluralité saisie. Enoncer simplement : "un triangle **et** un carré", c'est dire que ces deux objets habitent le même espace : «*Que A et B ne forment pas chacun un monde en soi, mais qu'ils appartiennent à un ensemble, c'est ce que dit l'observation dans l'espace. Tel est le sens du **côte à côte**. Si chaque objet était un être en soi, il n'y aurait pas de **côte à côte**. Je ne pourrais absolument pas établir un rapport des êtres entre eux<sup>13</sup>*». L'épithète "tensif" précise le contenu des grandeurs au contact ou au voisinage : la tensivité est le lieu ou le front où se joignent, se rejoignent l'intensité au titre de somme des états d'âme et l'extensité au titre de somme des états de choses. Cette projection présente le double avantage de virtualiser la linéarité du plan de l'expression et de visualiser les grandeurs de contenu en convergence l'une avec l'autre. Par convention, nous portons l'intensité en ordonnée et l'extensité en abscisse :



<sup>13</sup> R. Steiner, Introduction au *Traité des couleurs*, in Goethe, *Traité des couleurs*, Paris, Triades, 2000, p. 48.

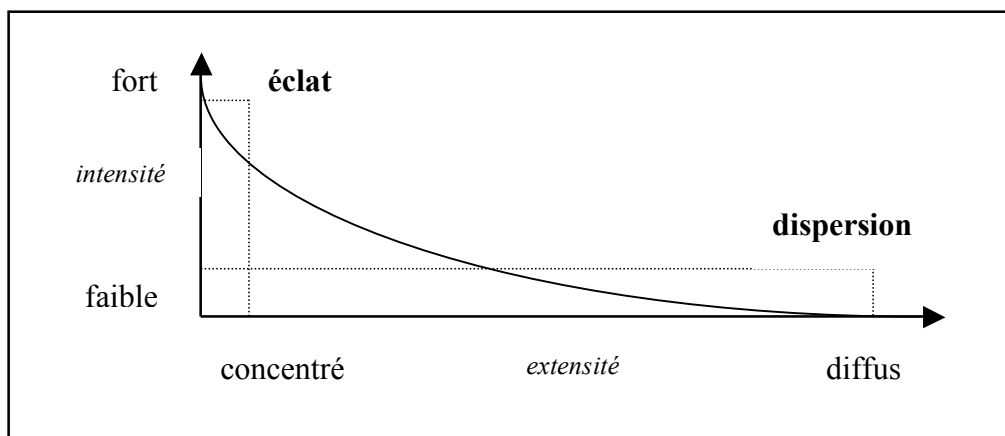
L'intersection fournit à l'analyse et à la définition qui la résume une complexité à démêler. L'intersection "mystique" de l'intensité et de l'extensité en [S] permet à l'analyste de proposer [s<sub>1</sub>] et [s<sub>2</sub>] comme définissantes de [S]. Simple, le schéma graphique permet également de visualiser à la fois l'objet et sa résolution. Nous accédons à une double équivalence : (i) équivalence objectale de l'intersection et de la complexité, celle-ci au principe de celle-là ; (ii) équivalence opératoire de l'analyse et de la définition.

Il reste à identifier [s<sub>1</sub>] et [s<sub>2</sub>]. L'intensité que nous retenons est l'intensité subjectale, l'intensité vécue, et après catalyse l'intensité **mesurée**. Qu'est-ce qu'éprouver un affect sinon d'abord en prendre personnellement la mesure ? Il convient, après lecture de ce fragment des *Cahiers* de Valéry, de renverser le protocole prédicatif habituel :

*«L'âme est l'événement d'un **Trop** ou d'un **trop peu**. Elle est par excès ou par défaut.  
"Normalement" n'existe pas<sup>14</sup> .»*

La norme est virtualisée comme norme et ce sont les écarts par rapport à la norme qui accèdent à la pertinence selon deux modalités : la modalité objectale du **plus** et la modalité subjectale du **trop**. Nous examinerons plus loin le paradigme des possibles extensifs.

Pour l'extensité, tournée vers les états de choses, elle a affaire à la **densité** du champ de présence : si les grandeurs sont peu nombreuses, nous dirons que c'est la modalité de la **concentration** qui est valide ; si c'est l'inverse, nous dirons que c'est la modalité de la **diffusion** qui sera retenue. Sous cette considération, l'espace tensif se trouve pourvu de deux régions dont les caractéristiques sont, selon une formule que nous empruntons à Lévi-Strauss, "symétriques et inverses" l'une de l'autre : (i) une région de l'**éclat** définie par l'intersection de la force et de la concentration ; (ii) une région de la **dispersion** définie par l'intersection de la faiblesse et de la dispersion. Soit :



<sup>14</sup> P. Valéry, *Cahiers*, tome 1, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1973, p. 1204.

#### 1.4. Postulation d'un principe de constance

La légitimité de l'arc joignant les deux régions est indirecte. Elle suppose l'autorité d'un principe de constance réglant cette quantité non numérique qui hante la différence. Cette caractéristique non numérique de la quantité sémiotique n'interdit en aucune façon d'effectuer certaines opérations élémentaires. L'opération décisive est assurément celle-ci : si l'on multiplie mentalement le chiffre de l'intensité par celui de l'extensité, le produit actualisé serait constant. Soit naïvement :  $[i \times e \approx k]$ .

Pour l'illustrer, nous ferons appel aux réflexions de Baudelaire sur le jeu et le travail figurant dans *Fusées*. Soit le petit corpus suivant :

*«Le travail, force progressive et accumulative, portant intérêts comme le capital, dans les facultés comme dans les résultats.*

*Le jeu, même dirigé par la science, force intermittente, sera vaincu, si fructueux qu'il soit, par le travail, si petit qu'il soit, mais continu<sup>15</sup>.»*

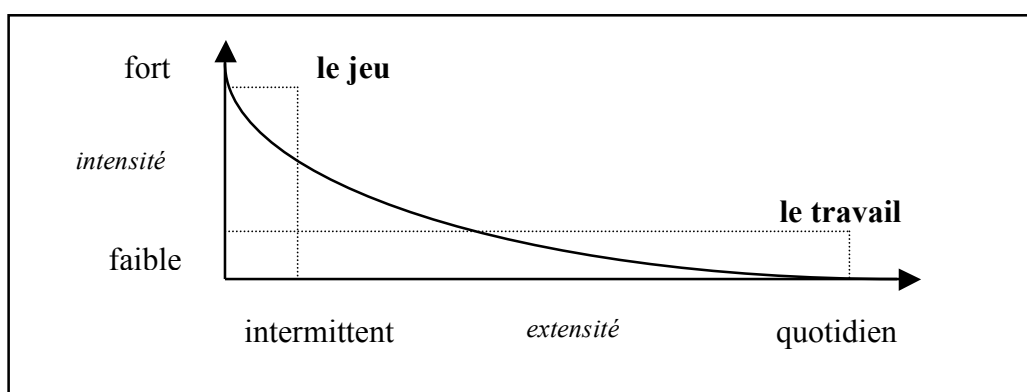
*«Un peu de travail, répété, trois cent soixante-cinq fois, donne trois cent soixante-cinq fois un peu d'argent, c'est-à-dire une somme énorme. En même temps, la gloire est faite.*

*De même, une foule de petites jouissances composent le bonheur<sup>16</sup>.»*

*«... Le travail, n'est-ce pas le sel qui conserve les âmes momies<sup>17</sup>.»*

*«La vie n'a qu'un charme vrai ; c'est le charme du **Jeu**<sup>18</sup>.»*

Il est manifeste que l'antagonisme vécu du travail et du jeu est du ressort de la grammaire tensive : (i) le jeu sous l'angle de l'intensité est fort, **mais** sous l'angle de l'extensité intermittent, c'est-à-dire concentré sur quelques parties ; (ii) de manière symétrique et inverse, le produit du travail est, sous le rapport de l'intensité, de l'ordre de la "petitesse", **mais** sous le rapport de l'extensité : quotidien. Soit :



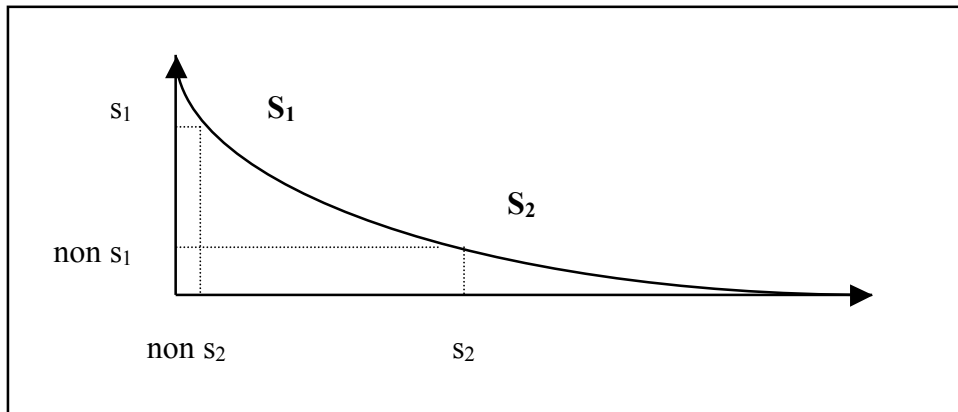
<sup>15</sup> Ch. Baudelaire, *Fusées XVII*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1954, p. 1198.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 1200.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 1201.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 1193.

Ce qui est esquissé ici, c'est une grammaire prédicative, c'est-à-dire un réglage de la prédication. De la prédication ordinaire, nous relèverons qu'elle est tronquée et de ce fait incertaine ; n'exerçant aucun contrôle, non dépendante, la prédication est hors-système et ne renvoie qu'à l'alternance, au "ou... ou..." basique. Revenons à notre schéma et inscrivons sur l'arc des équivalences : [S<sub>1</sub>] défini sur l'axe de l'intensité par [s<sub>1</sub>] et sur l'axe de l'extensité par [non s<sub>2</sub>], et [S<sub>2</sub>] défini sur l'axe de l'intensité par [non s<sub>1</sub>] et sur l'axe de l'extensité par [s<sub>2</sub>], soit :



La logique de ce dispositif simple n'est pas celle du "ou... ou...", mais bien celle du "si alors", c'est-à-dire de l'**implication** ; ce qui définit [S<sub>1</sub>], c'est la contrainte actuelle : **si** [s<sub>1</sub>], **alors** [non s<sub>2</sub>], et autant vaut pour [S<sub>2</sub>] ; la problématique change de contenu puisqu'elle a maintenant pour objet la question : comment passe-t-on de [S<sub>1</sub>] à [S<sub>2</sub>] ? notre réponse est celle-ci : telle est précisément la fonction existentielle de l'**événement**, puisque selon Valéry : «*La surprise est toujours possible*<sup>19</sup>.» C'est d'ailleurs l'une des apories propres à la notion d'événement : il est à la fois singulier et sériel. Foncièrement improbable, l'événement fait passer sans transition, c'est-à-dire concessivement, d'une première implication à une seconde implication:

$s_1 \rightarrow \text{non } s_2$	$\text{non } s_2 \Rightarrow s_2$	$s_2 \rightarrow \text{non } s_1$
implication	concession-événement	implication

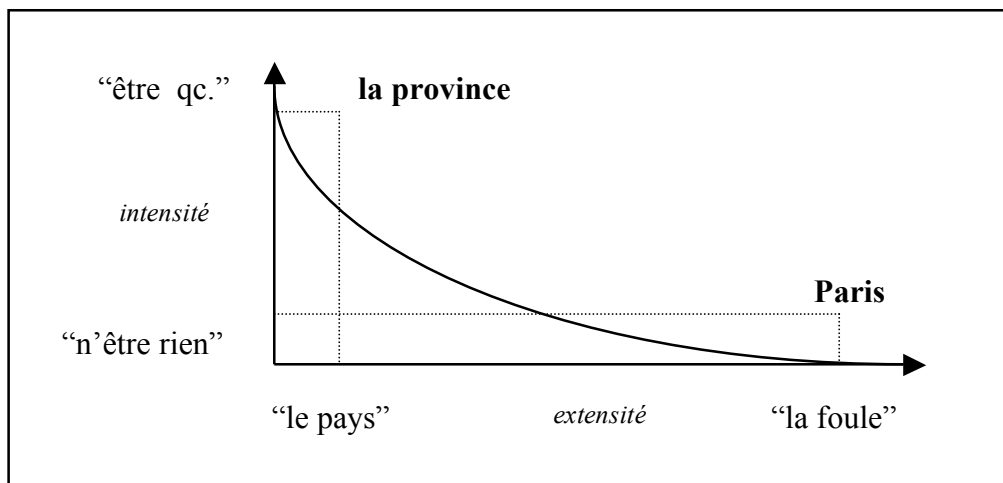
<sup>19</sup> P. Valéry, *Cahiers*, tome 1, *op. cit.*, p. 1284.

La sémiotique de l'événement n'est pas une sémiotique de l'opposition, mais une sémiotique de l'interdépendance, de la solidarité et de l'inconciliation qui lui est associée :

«*Tout événement brusque touche le tout.*

*Le brusque est un mode de propagation*<sup>20</sup>.»

Un exemple emprunté à Balzac nous en convaincra aisément. Dans *Les illusions perdues*, Balzac a saisi les effets thymiques soudains de la découverte de l'immensité du nombre par Lucien de Rubempré : «*Surpris de cette foule à laquelle il était étranger, cet homme d'imagination éprouva comme une immense diminution de lui-même. Les personnes qui jouissent en province d'une considération quelconque, et qui y rencontrent à chaque pas une preuve de leur importance, ne s'accoutument point à cette perte totale et subite de leur valeur. Etre quelque chose dans son pays et n'être rien à Paris, sont deux états qui veulent des transitions ; et ceux qui passent trop brusquement de l'un à l'autre, tombent dans une espèce d'anéantissement*<sup>21</sup>.» La première remarque qui s'impose concerne le fait que l'analyse de Balzac rejoint celle de Valéry en ce sens que la grandeur qui décide du contenu des grandeurs est dans les deux cas le tempo, la prévalence du tempo, à savoir l'irruption de ce «*brusque*» que Balzac fort pertinemment couple avec la «*transition*», c'est-à-dire la lenteur et la progressivité qu'elle autorise. N'ajoutant rien à ces analyses magistrales, l'analyse tensivo se contente de bien **placer** les grandeurs reconnues dans l'espace tensif, soit :



Ce texte lumineux de Balzac comporte un autre enseignement relatif à l'autorité du tempo. La quête du sens se présentant comme la **traversée de tel paradigme** par le sujet, celle-ci peut advenir pas à pas ou d'un seul trait, dans le premier cas en procurant au sujet une

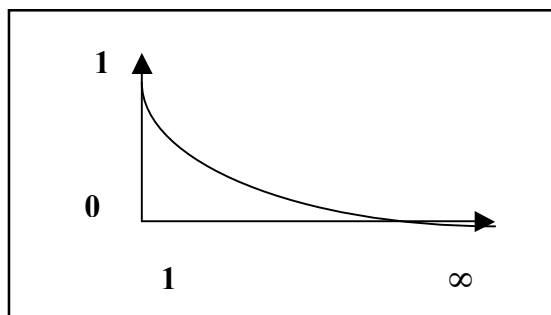
<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 1288.

<sup>21</sup> H. de Balzac, *Les illusions perdues*, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 177.

**satisfaction** reposant sur le contrôle du procès par le sujet, dans le second une **extase**, éventuellement négative comme cela est le cas dans le texte de Balzac. La commutation vécue par Lucien de Rubempré peut être analysée ainsi :

$s_1 \rightarrow \text{non } s_2$	$\text{non } s_2 \Rightarrow s_2$	$s_2 \rightarrow \text{non } s_1$
“le pays” $\rightarrow$ être quelqu’un“	la province $\Rightarrow$ Paris	“la foule” $\rightarrow$ “n’être rien”
implication	concession-événement	implication

Un second enseignement peut être tiré de l’analyse de Balzac à partir de la question : comment ce “n’être rien” est-il obtenu ? quelle est la recette de ce “n’être rien” si nous étendons cette notion de recette au-delà de ses limites habituelles : *«Il s’agit de trouver la construction (cachée) qui identifie un mécanisme de production avec une perception donnée<sup>22</sup>.»* Le principe de constance que nous supposons propose une hypothèse : si nous pensons-évaluons le quantum imaginaire de charge thymique, de phorie, il est à Angoulême **divisible** par ”un” si l’on admet que Mme de Bargeton le concentre, le résume en sa seule personne, par ”n” si l’on désigne ainsi le nombre restreint de personnes qu’elle reçoit dans son salon. Cette charge thymique, dont Lucien porte le souvenir, est divisible à Paris par “∞”, puisque la “foule” est, du fait de son renouvellement, sinon en droit du moins en fait, infinie. Soit :

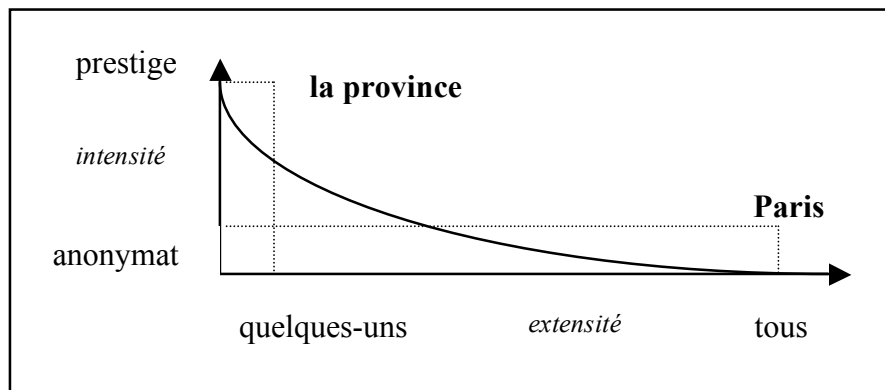


Esprit profondément concessif, Baudelaire, dans le poème en prose *Les foules*, procède au retournement des termes de cette structure tensive : *«Multitude, solitude : termes égaux et convertibles par le poète actif et fécond. Qui ne sait pas peupler sa solitude, ne sait pas non*

<sup>22</sup> P. Valéry, *Cahiers*, tome 1, *op. cit.*, p. 1283.

*plus être seul dans une foule affairée*<sup>23</sup>.» La qualification “n’être rien” se présente maintenant comme le **quotient** de la charge thymique par le nombre attribué à l’extensité. Par elle-même, cette structure est **transcendante**, d’où la question : comment accède-t-elle au discours ? Par la modalité, ici le *ne pas pouvoir ne pas être*, tellement que c’est cette reconversion modale qui installe en **immanence**, c’est-à-dire à la portée même du sujet, cette structure.

Les deux exemples traités montrent les limites de la notion d’opposition. Ce qui est en cause, c’est le développement syntagmatique d’une double concession. À propos de la valeur respective du travail et du jeu pour Baudelaire : **bien que** «*petit*», le travail produit, répété jour après jour, une «*somme énorme*», tandis que le jeu, **bien que** «*fructueux*», «*sera vaincu par le travail*». Il en va de même à propos de la notoriété personnelle selon Balzac : elle varie en raison inverse du nombre des sujets : elle diminue quand l’effectif des sujets s’accroît :



## 2 – Les modes sémiotiques

Nous désignons par modes sémiotiques trois couples de fonctions rendant compte de la l’entrée des grandeurs dans le champ de présence. Sous bénéfice d’inventaire, nous distinguons: le mode d’efficience, le mode d’existence et le mode de jonction<sup>24</sup>. Nous nous attacherons d’abord à la description des modes sémiotiques.

### 2.1 Description des modes sémiotiques

Pour notre recherche qui porte sur le dégagement des conditions au principe du surgissement de l’événement, le mode d’efficience requiert notre attention ;

#### 2.1.1 Le mode d’efficience

<sup>23</sup> Ch. Baudelaire, *Œuvres complètes, op. cit.*, pp. 295-296.

<sup>24</sup> Nous résumons les analyses présentées dans le texte intitulé *Pour saluer l’événement*, voir note 1.

Le mode d'efficience – terme que nous empruntons à Cassirer<sup>25</sup> – désigne le style, la manière en vertu de laquelle une grandeur s'installe dans le champ de présence. L'alternance posée est entre le survenir et le parvenir : selon le survenir, c'est-à-dire en pénétrant comme par effraction dans le champ de présence du sujet ; selon le parvenir, c'est-à-dire selon la progressivité et pour le sujet selon la patience. En effet, le survenir et le parvenir diffèrent d'abord par leur tempo : «*vif et subit*» dans le cas du survenir, alenti dans le cas du parvenir. Du point de vue énonciatif, le survenir a pour plan de l'expression l'exclamation dans les termes retenus par Fontanier : «*L'Exclamation a lieu lorsqu'on abandonne tout-à-coup le discours ordinaire pour se livrer aux élans impétueux d'une sentiment vif et subit de l'âme*<sup>26</sup>.»

L'analyse des rapports entre le jeu et le travail dans l'imaginaire de Baudelaire reproduit les termes du mode d'efficience : le jeu, en raison de l'intensité des affects incomparables qu'il détermine<sup>27</sup>, est du côté du survenir, tandis que le travail quotidien est en concordance avec ce que Baudelaire appelle, dans *Mon cœur mis à nu*, «*l'universelle et éternelle loi de la gradation*» :

*«Etudier dans tous ses modes, dans les œuvres de la nature et dans les œuvres de l'homme, l'universelle et éternelle loi de la gradation, des peu à peu, du petit à petit, avec les forces progressivement croissantes, comme les intérêts, en matière de finances.*

*Il en est de même dans l'habileté artistique et littéraire ; il en est de même dans le trésor variable de la volonté*<sup>28</sup>.»

Notre second exemple sera emprunté à l'œuvre pénétrante de Wölfflin. Celle-ci ne laisse aucun doute sur le fait que l'art de la Renaissance, en raison du tempo modéré qu'il adopte, est sous le signe du parvenir, de l'**apparaissant**, tandis que l'art baroque, en raison du tempo vif, enlevé, qui est le sien, est du côté de l'**apparu**. Si nos analyses de ces deux analyses sont jugées valides, il est clair que le faire sémiotique, poïétique, inventif des sujets

---

<sup>25</sup> «*Car toute réalité effective que nous saisissons est moins, dans sa forme primitive, celle d'un monde précis de choses, érigé en face de nous, que la certitude d'une efficience vivante, éprouvée par nous.*» in E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 3, Paris, Les Editions de Minuit, 1988, p. 90.

<sup>26</sup> P. Fontanier, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1968, p. 370.

<sup>27</sup> Dans son essai *Charles Baudelaire, un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*, W. Benjamin cite le livre de Gourdon intitulé *Les faucheurs de la nuit, joueurs et joueuses* (Paris, Librairie nouvelle, 1860) : «*Je soutiens que la passion du jeu est la plus noble de toutes les passions, parce qu'elle les comprend toutes. Une suite de coups heureux me donne plus de jouissances que ne peut en avoir, en plusieurs années, l'homme qui ne joue pas. Je jouis par l'esprit, c'est-à-dire de la façon la mieux sentie et la plus délicate. Vous croyez que je ne vois que le gain dans l'or qui m'arrive ? Vous vous trompez. J'y vois les joies qu'il procure et je les savoure véritablement. Ces joies, vives et brûlantes comme des éclairs, sont trop rapides pour me donner du dégoût, et trop diverses pour me donner de l'ennui. J'ai cent vies dans une seule. Si je voyage, c'est à la façon de l'étincelle électrique. (...) Si je tiens la main fermée et si je garde mes billets de banque, c'est que je connais trop bien le prix du temps pour le dépenser comme les autres hommes. Un plaisir que je prendrais me ferait perdre mille autres plaisirs. (...) J'ai les jouissances en esprit et je n'en veux pas d'autres.*»

<sup>28</sup> Ch. Baudelaire, *Œuvres complètes*, op. cit., pp. 1226-1227 (c'est l'auteur qui souligne).

ne porte pas sur le plan du contenu, qui formule les possibles existentiels à la disposition des sujets, mais sur le plan de l'expression retenu : toutes choses étant égales, le travail comme forme de vie n'est-il pas au jeu ce que l'art de la Renaissance est à l'art baroque ?

La mise en récit des **procès** gêne souvent le discernement du mode d'efficiencia. Nous retenons le terme de "procès" au titre de terme générique admettent comme dérivés, selon Cassirer, des "activités" et des "processus" : «*Et, dans ce dernier cas, on trouve à nouveau deux formes différentes d'organisation linguistique, selon que l'expression verbale est saisie comme expression d'un **processus** ou comme expression d'une **activité**, selon qu'elle est plongée dans le cours objectif des événements ou que le sujet agissant et son énergie sont mis en valeur et prennent une position centrale*<sup>29</sup>.» Il est clair que la reconnaissance de l'événement fait prévaloir le processus au titre de réalisation concessive d'un improbable. Mais la mise en récit, jamais contemporaine du survenir qu'elle retrace, peut présenter un processus comme une activité, ce qui est la pente du discours historique ou, à l'inverse, présenter une activité comme un processus en retirant aux sujets leurs prérogatives en alléguant que les faits ressortissent à des causes étrangères aux finalités que les sujets s'attribuent.

### 2.1.2 Le mode d'existence

Le mode d'existence formule les corrélats subjectifs du mode d'efficiencia. Toujours sous bénéfice d'inventaire, le mode d'existence concerne la tension entre la **visée** et la **saisie**. La visée est par sa définition du côté du parvenir. Selon le Micro-Robert : "Avoir en vue, s'efforcer d'atteindre (un résultat). Il visait ce poste depuis longtemps.", définition en concordance avec la définition de "parvenir" : "3° Arriver à (tel résultat qu'on se proposait)." De son côté, la saisie est, moyennant une catalyse que les analyses de Cassirer autorisent : «*Car toute expérience vécue d'expression n'est d'abord rien d'autre qu'une **épreuve subie** ; c'est un être-saisi bien plus qu'un saisir, et cette "réceptivité" même contraste nettement avec la "spontanéité" sur laquelle se fonde toute conscience de soi en tant que telle*<sup>30</sup>.» la saisie est ici un subir, un passif.

Le second corrélat est relatif au paradigme du "procès" que nous venons d'ébaucher. La visée est solidaire de l'"activité" dans l'exacte mesure où la saisie est en consonance avec le "processus". La langue française propose sur ce point un indice précieux, puisque le verbe survenir admet une tournure impersonnelle, ce qui n'est pas le cas de parvenir : "S'il survient

---

<sup>29</sup> E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 1, Paris, Les Editions de Minuit, 1985, p. 238.

<sup>30</sup> E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 3, *op. cit.*, p. 91-92.

un visiteur, dites que je ne suis pas là.” Le troisième corrélat porte sur le mode de présence, proche du mode d’existence sans pourtant se confondre avec lui. La temporalité de la visée est anticipatrice, projective, tandis que celle de la saisie est rétrospective et conservatoire. À ce titre, la visée est associée à l’actualisation, la saisie à la potentialisation. La tension entre la visée et la saisie se décline ainsi :

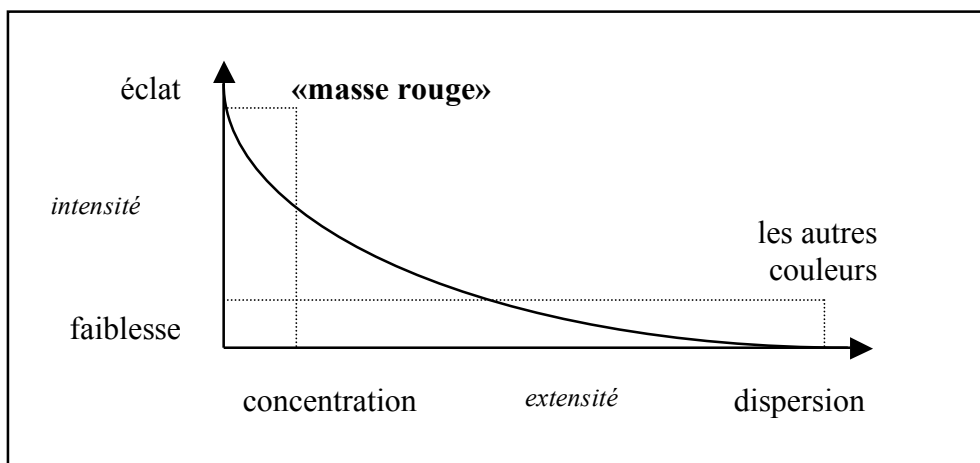
<i>mode d’efficience</i> →	survenir	parvenir
<i>procès</i> →	processus	activité
<i>mode d’existence</i> →	saisie	visée
<i>temporalité</i> →	rétrospective	prospective
<i>mode de présence</i> →	potentialisation	actualisation

### 2.1.3 Le mode de jonction

Par mode de jonction, nous entendons un survenir additionnel qui voit telle grandeur jusque-là étrangère s’installer parmi les grandeurs déjà établies dans le champ de présence ; de deux choses l’une, ou bien la grandeur entrante se trouve en concordance avec ces grandeurs, ou bien en discordance. Ces grandeurs étant réparties en classes homogènes, si la grandeur possède les caractéristiques d’une classe attestée, le protocole syllogistique s’exerce de droit, et le mode de jonction sous cette condition se présente comme une **implication** ayant pour ressort *le si... alors...* Si, par contre, la grandeur survenant n’entre dans aucune classe, elle peut être rejetée ou bien se maintenir comme classe “as one” en faisant appel à la **concession** pour le plan du contenu et au *bien que* pour le plan de l’expression. La concession fait prévaloir, du moins dans l’immédiat, le fait sur le droit.

L’œuvre de Wölfflin fournit, à propos du traitement de la couleur, un exemple relatif à la différence entre l’art de la Renaissance et l’art baroque qui lui a succédé. L’art classique a une pratique implicative fondée sur le rappel de la même couleur en différents endroits avec de légères variations, tandis que l’art baroque «*émancipe la couleur*», la traite pour elle-même

et fait en sorte que certaine couleur survenant crée un événement chromatique suffisant : « Dans la *Suzanne* de Rembrandt, face au vêtement que la baigneuse a mis à terre avec son rouge éclatant, rehaussé encore par le voisinage du corps d'une tonalité ivoire et qui étincelle de loin comme s'il était projeté hors de la toile, on ne peut se méprendre quant à la signification objective de cette tache de couleur ; (...) Sans doute, cette masse rouge est difficile à saisir ; on éprouve "picturalement" la présence de ce rouge de braise qui semble s'égoutter dans les rubans qui tombent pour se recueillir plus bas dans les chaussures en une flaque de feu ; mais ce qui décide de l'effet, c'est le caractère unique de cette couleur qui s'ordonne pour elle-même, par rapport à l'ensemble du tableau<sup>31</sup>. » La dynamique jonctive de cette « masse rouge » est concessive et son éclat, – « rouge éclatant », « étincelle », « masse rouge », « rouge de braise », « flaque de feu », – a valeur de raison. Au passage, la lecture de ce tableau par Wölfflin quand il souligne le « caractère unique de cette couleur » est conforme à la structure basique de la tensivité :



Le moment historique analysé par Wölfflin voit une pratique concessive succéder à une pratique implicative au titre de la manifestation : comment l'interpréter ? Littéralement, en affirmant que sur le plan pictural nous sommes en présence d'une quête de l'**éclat** qui pallie l'affaiblissement résultant de la dispersion prochaine. Cette quête ne peut aboutir sans mettre en cause l'homogénéité contrôlant le champ de présence : « (...) le résultat est toujours une image qui surprend par sa nouveauté et son étrangeté, quelque familières que puissent être les formes des choses prises une à une<sup>32</sup>. » Sensible à la détonation de l'événement<sup>33</sup>, le

<sup>31</sup> H. Wölfflin, *Principes fondamentaux de l'histoire de l'art*, Brionne, G. Monfort, 1989, pp. 231-232.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 234.

tableau baroque se présente quasiment comme une concession dans la concession. Plus près de nous, la même configuration peut être relevée sous la plume de Baudelaire. Ce dernier note lui-même la dysphorie d'une pratique esthétique stabilisée, sinon paralysée : *«Tout le monde conçoit sans peine que, si les hommes chargés d'exprimer le beau se conformaient aux règles des professeurs-jurés, le beau lui-même disparaîtrait de la terre, puisque tous les types, toutes les idées, toutes les sensations se confondraient dans une vaste unité, monotone et impersonnelle, immense comme la nuit et le néant<sup>34</sup>.»* Pour suspendre ce programme, qui voit l'entropie croître, Baudelaire fait appel à un contre-programme qui a pour ressource l'irruption du «bizarre» : *«Le Beau est toujours bizarre. (...) Je dis qu'il contient toujours un peu de bizarrerie, de bizarrerie naïve, non voulue, inconsciente, et que c'est cette bizarrerie qui le fait être particulièrement le Beau<sup>35</sup>.»* Cette irruption du «bizarre» doit être «naïve, non voulue, inconsciente», c'est-à-dire échapper au parvenir et à la visée volontaire qui le sous-tend. Dans les deux cas, nous assistons à la survenue d'une figure «difficile à saisir». Le fait prime le droit.

La balance entre l'implication et la concession est circonstancielle et non principielle. La distribution en classes sémantiques est culturelle et non ontologique ; elle a pour assiette, le plus souvent non déclarée, la confiance, le crédit que les sujets lui accordent. Dans sa *Théorie générale de la magie*, M. Mauss a formulé «trois lois dominantes» : *«Ce sont les lois de contiguïté, de similarité, de contraste : les choses en contact sont ou restent unies, le semblable produit le semblable, le contraire agit sur le contraire. (...) On pourrait réunir les trois formules en une seule et dire : contiguïté, similarité et contrariété, valent, simultanément, identité, opposition, en pensée et en fait<sup>36</sup>.»* Il est clair que ces trois «lois» fournissent à la concession un vaste champ d'application. Que la pensée magique soit concessive par rapport à la pensée scientifique ne fait aucun doute, mais l'est-elle aussi pour la pensée magique elle-même ? Dans un premier temps, la lecture des bons auteurs donne à penser que la pensée magique fait un usage abusif de l'implication, notamment à propos de l'identification de la partie au tout. Selon Mauss : *«La partie vaut pour la chose entière. Les dents, la salive, la sueur, les ongles, les cheveux représentent intégralement la personne ; (...). La séparation*

---

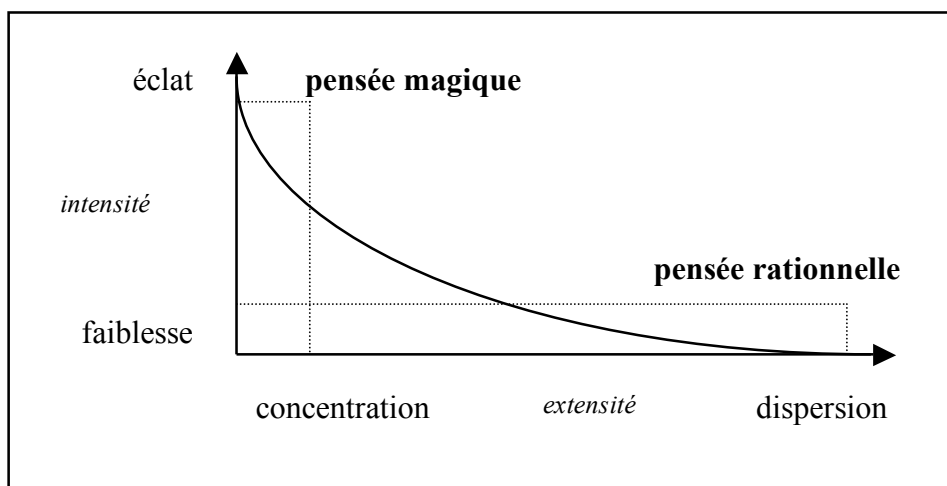
<sup>33</sup> Selon Wölfflin : *«Son intention est d'atteindre non pas à une perfection du corps architectonique, à la beauté de la "plante", (...) mais à l'événement, à l'expression d'un certain mouvement du corps»* tandis que la Renaissance (...) vise partout à la permanence et à l'immobilité.» (in *Renaissance et baroque*, Paris, Le livre de poche, 1989, p. 134)

<sup>34</sup> Ch. Baudelaire, *Exposition universelle de 1855*, in *Œuvres complètes*, op. cit., p. 691.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 691.

<sup>36</sup> M. Mauss, *Théorie générale de la magie*, in *Sociologie et anthropologie*, Paris, P.U.F. 1960, p. 57.

n'interrompt pas la continuité, (...) <sup>37</sup>.» Cassirer lui fait écho : «*Le tout et ses parties sont intimement entrelacés et pour ainsi dire attachés l'un à l'autre par le destin, – et ils le demeurent, même s'ils sont arrachés à l'autre dans les faits*<sup>38</sup>.» Cependant, on peut risquer une interprétation tensive qui ne procède pas de la comparaison entre la pensée magique et la pensée scientifique, mais de la considération des fins visées par la pensée magique. Celle-ci est préoccupée par la **déperdition** de la puissance et, eu égard à la narrativité canonique, moins soucieuse de la résorption du manque que de sa prévention ; elle voit dans l'éloignement spatial et/ou temporel les fauteurs de cette déperdition. D'où la question : comment faire échec à une implication fâcheuse ? Par la concession : **bien que** A soit distant dans l'espace ou révolu dans le temps, il ne laisse pas d'agir sur B. La pensée magique tournée vers l'événement et la pensée rationnelle tournée vers le système n'habitent donc pas la même région de l'espace tensif : « *La première [la pensée rationnelle] est satisfaite quand elle parvient à saisir l'événement individuel dans l'espace et le temps comme cas d'espèce d'une loi universelle, tandis qu'elle ne s'interroge pas plus avant sur l'individualisation, le "pourquoi" de l'ici et du maintenant en tant que tel. La seconde [la pensée magique] au contraire dirige précisément cette question du "pourquoi ?" sur le particulier, le singulier et l'instant unique*<sup>39</sup>.»



Pour le cas examiné, la concession a pour condition de possibilité ce partage valenciel, puisque l'incomplétude de chaque démarche procure à l'autre son espace légitime de déploiement.

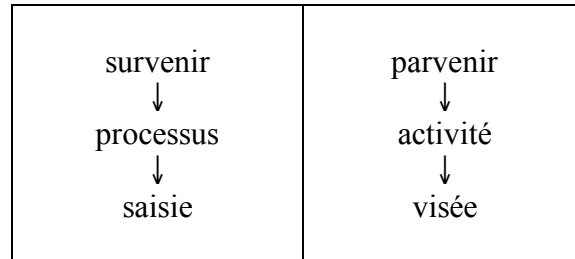
<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 57.

<sup>38</sup> E. Cassirer, *La philosophie des formes symboliques*, tome 2, Paris, Les Editions de Minuit, 1986, p. 75.

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 71.

## 2.2 Composition des modes sémiotiques

Les modes sémiotiques entretiennent des relations de présupposition certaines. Le mode d'existence articulé selon [visée vs saisie] présuppose le mode d'efficience à un double titre :



Le survenir signifie que le procès est appréhendé comme un processus que le sujet subit puisqu'il "ne l'a pas vu venir". le sujet vit un dessaisissement des compétences et des acquis à l'aide desquels il fait face à l'altérité et à la contrariété qui l'environnent. Inversement, le parvenir, en raison de la lenteur qu'il chiffre, permet au sujet la visée et l'anticipation. En second lieu, le survenir a pour manifestante la concession c'est-à-dire la perturbation du champ de présence par l'intrusion d'une grandeur qui jusque-là en était formellement ou tacitement exclue. Si le mode d'existence précise le corrélat subjectal du mode d'efficience, c'est-à-dire l'affection du sujet par le survenir ou le parvenir, le mode de jonction regarde vers l'objet et s'attache plus particulièrement à la situation résultant de la modification suscitée : prolongation de l'état antérieur ou remaniement. Là encore, la concession présuppose un survenir.

Nous considérons l'**événement** comme le résoluble syncrétisme des trois fonctions mentionnées : le survenir, la saisie et l'implication. Le même tissu de présuppositions peut être relevé entre le parvenir, la visée et l'implication, et nous recevons l'**exercice** comme l'intersection du parvenir au titre du mode d'efficience, de la visée au titre du mode d'existence et de l'implication au titre du mode de jonction. Soit :

<i>définissants</i> ↓ <i>définis</i> →	l'exercice ↓	l'événement ↓
<i>mode d'efficience</i> → (présupposée)	parvenir	survenir
<i>mode d'existence</i> → (présupposante)	visée	saisie
<i>mode de jonction</i> → (présupposante)	implication	concession

Le statut de l'événement et de l'exercice est loin d'être clair. Leur place dans la hiérarchie tensive fait difficulté. Nous commencerons par rappeler les degrés de cette hiérarchie.

Nous avons admis que le partage entre l'intensité, les états d'âme, et l'extensité, les états de choses, relevait d'une grandeur postulée : la tensivité, dont on ne pouvait rien dire sinon que toute analyse présuppose une synthèse antérieure à la schizie effectuée. Pour ce qui regarde les unités, l'intensité donne lieu à des valences intensives lexicalisées selon [fort vs faible] ; l'extensité de son côté fournit des valences extensives lexicalisées selon [concentré vs diffus]. Si l'intensité se préoccupe de l'éclat dispensé par le champ de présence, l'extensité administre la **densité** du champ de présence et arbitre entre le trop et le trop peu. Les unités solidaires de l'intensité et de l'extensité sont désignées comme des **valences**, intensives ou extensives.

Chaque dimension, dans l'état actuel du développement de l'hypothèse tensive, est elle-même au principe de deux sous-dimensions. L'intensité est pour l'instant analysable en tempo et tonicité, lesquels ont rang de sous-dimensions. Le tempo et la tonicité ne sont connaissables que par leurs effets et leurs excès : comme il a déjà été cité plus haut : «*Normalement*” *n'existe pas* ;» (Valéry) Redoublés, le tempo et la tonicité emportent et transportent le sujet “hors de ses gonds”. Ces effets sont hors de proportion, à l'image de l'enthousiasme fou que ressent le supporter d'une équipe de foot-ball qui voit son équipe égaliser contre toute attente dans les dernières minutes d'un match qu'il jugeait il y a un instant encore perdu ! Le tempo voit le /vif/ contraster avec le /lent/. La tonicité a pour intervalle basique [tonique vs atone].

Pour l'extensité, elle se partage en temporalité et spatialité, puisque ce qui est à dire d'un état de choses, c'est de mesurer sa durée, son extension temporelle et sa diffusion dans l'espace. En effet, il nous semble que le sujet en matière de temporalité a deux soucis prioritaires : la date et la longévité du procès, mais si le sujet ne peut rien changer à une date définitive, il peut agir sur la **longévité** en allongeant ou en abrégant le procès en cours. Pour la spatialité, la distinction prioritaire nous semble celle de l'/ouvert/ et du /fermé/, c'est dire qu'en matière d'espace ce qui importe, c'est la **circulation** de l'actant ou de l'ant-actant. Les unités solidaires de ces quatre sous-dimensions sont désignées comme des **sub-valences**.

L'étage suivant est celui des **phorèmes**. Nous avons, en l'adaptant, emprunté cette notion à Binswanger : «*La forme spatiale avec laquelle nous avons eu jusqu'à présent affaire, était caractérisée par la **direction**, la **position** et le **mouvement***<sup>40</sup>.» Nous avons croisé cette tripartition avec l'aspectualisation de la décadence selon [atténuation → amenuisement] et celle de l'ascendance selon [relèvement → redoublement], ce qui aboutit à la table des quarante-huit grandeurs élémentaires<sup>41</sup> conformes à cette épistémologie de l'intersection comme antécédent de la définition des unités ; nous enregistrons ces grandeurs comme des **sub-valences de rang deux**.

Enfin, ces sub-valences de rang deux peuvent être prises en charge par des **incréments** qui les affinent en créant pour le sujet un effet de loupe. Nous prenons comme modèle les réflexions de Saussure relatives à la constitution de la syllabe dans les *Principes de phonologie*. Dans le dessein de surprendre le secret de la syllabe, Saussure fait appel aux quatre combinaisons possibles de l'implosion et de l'explosion<sup>42</sup>. Par décalque volontaire de cette démarche, qui n'a pas, nous semble-t-il, reçu l'attention qu'elle méritait, nous avons reconnu dans le *plus* et le *moins* ces fractions mentales qui viennent s'ajouter ou se soustraire à la grandeur traitée. D'autant que ces incréments ont leur syntaxe propre dans la mesure où ils proposent au sujet des opérations courantes : *plus de plus, moins de moins, plus de moins, moins de plus*<sup>43</sup>, lesquelles procurent à la subtilité du discours son assiette.

Les propriétés sémantiques de l'événement et de l'exercice sont constituées par les propriétés des grandeurs qu'elles intègrent. Dans ces conditions, l'événement et l'exercice recueillent les valences et les sub-valences des modes qu'ils composent.

---

<sup>40</sup> L. Binswanger, *La problème de l'espace en psychopathologie*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1998, p. 79.

<sup>41</sup> Cl. Zilberberg, *Précis de grammaire tensive*, Tangence, Rimouski, automne 2002, n°70, p. 219. *Éléments de grammaire tensive*, Limoges, Pulim, 2006, pp. 70-71.

<sup>42</sup> F. de Saussure, *Principes de phonologie*, in *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1962, pp. 38-88.

<sup>43</sup> Cl. Zilberberg, *Éléments de grammaire tensive*, op. cit., pp. 45-51.

### 2.3 La matrice

Les modes sémiotiques nous apparaissent comme des régulations de grande étendue, analogues par exemple aux genres picturaux qui ont jusqu'à une date récente dirigé le faire des peintres : le paysage, le nu, le portrait, la nature morte, le tableau d'histoire qui était le grand genre. Toute grandeur ayant un indice de profondeur, les modes sémiotiques se tiennent à distance des énoncés, d'où la nécessité de disposer de structures fines permettant de se tenir au plus près des énoncés. À ce dispositif, dont nous avons traité ailleurs<sup>44</sup>, nous avons donné le nom de matrice. Nous nous en tiendrons à l'essentiel.

Les structures élémentaires de la signification, puisque c'est de cela dont il est question, constituent – par homogénéité et circularité – une sémiose qui a pour substance du contenu un continuum procurant des degrés et des limites plausibles :

S<sub>1</sub>.....S<sub>2</sub>.....S<sub>3</sub>.....S<sub>4</sub>

Les **limites** [s<sub>1</sub>] et [s<sub>4</sub>] sont des interruptions symétriques et inverses l'une de l'autre : en [s<sub>1</sub>] *quelque chose*, un *je-ne-sais-quoi* commence ; en [s<sub>4</sub>] *quelque chose* prend fin ; bien entendu, en vertu de la possibilité de la syntaxe jonctive dont il sera question plus loin, toute limite peut être excédée, c'est-à-dire qu'une limite, si les conditions sont réunies, peut être changée en **degré**, ce qui, eu égard à la problématique de cet essai, à savoir la **sémiotisation de l'événement**, représente un type d'événement. Les termes [s<sub>2</sub>] et [s<sub>3</sub>] sont de simples **pauses**. Mais depuis Saussure la linéarité est une propriété du plan de l'expression. Cette linéarité étant mentalement suspendue, il est clair que [s<sub>1</sub>] et [s<sub>4</sub>] d'une part, [s<sub>2</sub>] et [s<sub>3</sub>] d'autre part partagent deux à deux les mêmes propriétés formelles qu'une intuition de Bachelard nous met en mesure d'identifier : « (...) on peut invoquer deux sortes de cas suivant que les contraires se dressent en une hostilité décisive ou qu'on a affaire à des contrariétés minimales<sup>45</sup>. » Ici nous touchons sans doute à la question de l'identité structurale : pour qu'une grandeur soit définie, deux renvois sont nécessaires : un indice de classe, d'appartenance à un groupe, et un indice d'individualité. Du point de vue opératoire, la structure élémentaire de la signification requiert que non seulement les termes s'opposent deux à deux, mais encore qu'ils s'opposent entre eux. La structure élémentaire de la signification a donc un chiffre ou un titre : quatre, c'est-à-dire deux paires de grandeurs : deux surcontraires : [s<sub>1</sub>] et [s<sub>4</sub>] et deux sous-contraires : [s<sub>2</sub>] et [s<sub>3</sub>]. Pour chaque paire, nous distinguons entre une grandeur que nous disons **tonique** et l'autre **atone**. Du point de vue, l'opposition [tonique vs atone] désigne tantôt les valences attachées à la sous-dimension de la tonicité, tantôt un trait structural différentiel ou encore

<sup>44</sup> Cl. Zilberberg, *Éléments de grammaire tensive*, op. cit., pp. 64-73.

<sup>45</sup> G. Bachelard, *La dialectique de la durée*, Paris, P.U.F., 1993, p. 144.

rhétorique, puisque la rhétorique tropologique s’attache selon Fontanier «aux élans impétueux d’une sentiment vif et subit de l’âme ;» Sous ces conditions-précautions, nous produisons la **matrice** résultant de l’intersection du phorème de la direction et de la sous-dimension du tempo :

phorème de la direction	surcontraire tonique ↓	sous-contraire tonique ↓	sous-contraire atone ↓	surcontraire atone ↓
	précipité S <sub>1</sub>	vif S <sub>2</sub>	lent S <sub>3</sub>	traînant S <sub>4</sub>

La grandeur /précipité/, que le Micro-Robert définit comme “très rapide dans son allure, dans son rythme”, a pour indice de classe la tonicité et pour indice d’individualité son statut de surcontraire qui le distingue de /vif/. L’attribution de l’indice de classe est conditionnelle : nous le concevons comme un «*accent de sens*» (Cassirer) dépendant de l’univers de discours considéré. Dans notre univers de discours, la vitesse est devenue une exigence impérative, mais dans un univers de discours où les «*vies à forme lente et inexacte*» prévaudraient, ce serait le /ralentissement/ qui recueillerait l’«*accent de sens*» et serait qualifié de /tonique/.

Nous avons choisi une sous-dimension intensive, le tempo, mais bien sûr la structuration matricielle peut porter sur une dimension extensive ; nous avons retenu l’appréhension de la taille de l’objet dans l’ordre de la perception :

phorème de la direction	surcontraire tonique ↓	sous-contraire tonique ↓	sous-contraire atone ↓	surcontraire atone ↓
	immense S <sub>1</sub>	grand S <sub>2</sub>	petit S <sub>3</sub>	minuscule S <sub>4</sub>

Simple coïncidence ou nécessité cachée, le quatrain rimé “à la française” reproduit la configuration de la matrice : l’alternance entre rimes masculines et rimes féminines, même si elle est souvent pour l’œil, correspond à l’alternance [tonique vs atone], tandis que l’alternance entre surcontraires et sous-contraires reproduit la duplication de chaque rime.

### 3. La syntaxe tensive

La problématique de la syntaxe comporte plusieurs difficultés résistantes. La première concerne ce que l'on pourrait appeler sa "**pureté**". Formuler cette interrogation revient à se demander si la coupure entre syntaxe et morphologie est une habitude aveugle ou une vérité. Hjelmslev estimait que la mise en œuvre de sa théorie devait aboutir à la récusation de ce clivage "antique" : «(...) on est forcé d'introduire des considérations manifestement "syntaxiques" en "morphologie" – en y introduisant par exemple les catégories de la conjonction dont la seule raison d'être est dans le syntagmatique – et de caser dans la "syntaxe" des faits pleinement "morphologiques" – en réservant forcément à la "syntaxe" la définition de presque toutes les formes que l'on prétend avoir reconnues en "morphologie"<sup>46</sup>.» Plus près de nous, Greimas cernait la relativité de ces deux ordres en ces termes : «Ces deux aspects d'une syntaxe qui cherche à rendre compte à la fois et du mode d'existence et du mode de fonctionnement de la signification, peuvent être illustrés par un exemple naïf : le terme de "contradiction" désigne en même temps une relation entre deux termes, et la négation d'un terme qui provoque l'apparition de l'autre<sup>47</sup>.» À partir de ces deux patronages, il semble raisonnable de considérer que la morphologie (ou la sémantique) est une syntaxe impliquée, latente, et que la syntaxe comme telle est expliquée, ou explicitée<sup>48</sup>.

La seconde difficulté porte sur la pluralité, sur le **nombre** même de la syntaxe, ce qui revient à porter le pluriel, ou encore, pour reprendre une expression figurant dans *Sémiotique I*, de concevoir la syntaxe comme une «architecture à étages», formule qui appelle la question directe : combien d'étages au juste ? *Sémiotique I* en distingue trois : (i) la syntaxe fondamentale, identifiée hâtivement avec le carré sémiotique ; cette syntaxe est au moins incomplète, puisqu'elle laisse de côté les termes complexe et neutre pour lesquels elle ne propose aucun "chemin" ; (ii) la syntaxe narrative de surface, laquelle est, malgré les précautions prises, partiellement en rupture avec la syntaxe fondamentale qui est logique ou logiciste et non narrative ; (iii) la syntaxe discursive qui, forte de ses trois composantes : l'actorialisation, la temporalisation et la spatialisation, "habillent" les structures narratives de surface.

---

<sup>46</sup> L. Hjelmslev, *Essais linguistiques*, Paris, Essais linguistiques, 1971, p. 153.

<sup>47</sup> A.J. Greimas & J. Courtés, *Sémiotique I – dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, 1979, p. 380.

<sup>48</sup> «Ainsi, ce qui **est** doit psychologiquement **devenir**. On ne peut penser l'Être sans lui associer un devenir gnoséologique. Pris dans sa synthèse maxima, l'être doit être un élément du devenir.» in *Dialectique de la durée*, op. cit., pp. 16-17.

### 3.1 La syntaxe jonctive

Dans la mesure où elle est, comme il a déjà été dit, impliquée, il est malaisé de présenter la syntaxe jonctive pour elle-même. Nous adopterons une méthode inductive à partir d'un exemple heuristique emprunté à la sous-dimension de l'espace. L'intersection du phorème de la "direction" et l'aspectualisation de la tension [ouvert vs fermé] aboutit à la matrice suivante :

phorème de la direction	surcontraire tonique ↓	sous-contraire tonique ↓	sous-contraire atone ↓	surcontraire atone ↓
	béant S <sub>1</sub>	ouvert S <sub>2</sub>	fermé S <sub>3</sub>	hermétique S <sub>4</sub>

À partir de cette mise en place paradigmatique, nous procédons à sa dynamisation, c'est-à-dire à la projection des syntagmes élémentaires obtenus par rabattement des sous-contraires les uns sur les autres, une première fois comme grandeurs verbales [a<sub>1</sub>] et [b<sub>1</sub>], une seconde fois comme grandeurs nominales [a<sub>2</sub>] et [b<sub>2</sub>], c'est-à-dire selon la terminologie de Greimas, une fois comme "terme", une fois comme "opération" ; afin de souligner les parentés structurales, nous attribuons à chaque grandeur un indice naïf :

<i>régie</i> →		
<i>régissante</i> ↓	l'ouvert a <sub>2</sub>	le fermé b <sub>2</sub>
ouvrir a <sub>1</sub>	<b>A</b> ouvrir l'ouvert a <sub>1</sub> /a <sub>2</sub>	<b>B</b> ouvrir le fermé a <sub>1</sub> /b <sub>2</sub>
fermer b <sub>1</sub>	<b>C</b> fermer l'ouvert b <sub>1</sub> /a <sub>2</sub>	<b>D</b> fermer le fermé b <sub>1</sub> /b <sub>2</sub>

La donnée qui prévient toutes les autres, c'est le fait que nous dégagions d'une part des syntagmes **réflexifs** : [a<sub>1</sub>/a<sub>2</sub>] et [b<sub>1</sub>/b<sub>2</sub>], d'autre part des syntagmes **transitifs** : [b<sub>1</sub>/a<sub>2</sub>] et [a<sub>1</sub>/b<sub>2</sub>] ; nous recevons cette polarité ordinaire comme un plan de l'expression dont le plan du contenu est à rechercher. C'est par ce biais que le concept de syntaxe jonctive pose sa

nécessité et sa prévalence : les syntagmes transitifs  $[b_1/a_2]$  et  $[a_1/b_2]$  sont **motivés** : quoi de plus “normal” que de fermer l’ouvert/ et d’ouvrir le /fermé/ ? nous dirons que les syntagmes transitifs  $[b_1/a_2]$  et  $[a_1/b_2]$  sont **implicatifs** et laissent le champ de présence de l’énonciataire en l’état. Par contre, les syntagmes réflexifs  $[a_1/a_2]$  et  $[b_1/b_2]$  sont **concessifs** et ne laissent pas, au moins dans un premier temps, d’être “bizarres” et donc inattendus ; leur mise en discours honnête donne à peu près ceci : *bien que ce dispositif soit déjà ouvert, je l’ouvre !* De même, pour le /fermé/. Nous accédons ainsi à deux classes de syntagmes élémentaires, d’une part des syntagmes **transitifs-implicatifs** banals, d’autre part des syntagmes **réflexifs-concessifs** saillants.

Cette mise en place appelle plusieurs remarques : (i) nous sommes témoin – et le cas n’est pas habituel – de la formation “sous nos yeux” d’un **accent**, c’est-à-dire d’un surcroît d’intensité à l’avantage du réflexif-concessif ; nous entrevoyons l’émergence de ce supplément d’*energeia* que les traités de rhétorique pointent tous, mais sans le maîtriser ; (ii) la dualité reconnue procure à l’énoncé une **profondeur**, manifeste dans les arts plastiques, mais moins nette ailleurs ; cette profondeur oriente et ordonne le champ de présence dans la mesure où le réflexif-concessif prévient le transitif-implicatif ; (iii) le réflexif-concessif précipite, compte tenu de son échelle, à savoir celle de l’énoncé, un **événement**, assomption qui confirme l’importance de la concession pour la compréhension de la portée énonciative de l’événement ; (iv) cet engendrement “à vue” des grandeurs est-il **récuratif**, c’est-à-dire est-il légitime d’envisager la «*gradation*» (Fontanier) en ces termes :  $[(a_1/a_2) \rightarrow (a_1/a_2)a_1]$  ? Nous considérons que cette problématique n’est pas étrangère à la question pérenne du **sublime** telle qu’elle est développée dans l’analyse de Longin. Pour l’auteur du *Traité du sublime*, le sublime est de l’ordre du paroxysme, de la concentration et de la communication par contagion : «*Car il (le sublime) ne persuade pas proprement, mais il ravit, il transporte, et produit en nous une certaine admiration mêlée d’étonnement et de surprise, qui est toute autre chose que de plaire seulement, ou de persuader. (...) Mais quand le Sublime vient à éclater où il faut, il renverse tout comme un foudre, et présente d’abord toutes les forces de l’orateur ramassées ensemble*<sup>49</sup>.» Le sublime, si l’on nous pardonne cette métaphore inédite, se présente dans la description qu’en donne Longin comme un orage valenciel.

Le rapprochement opéré entre la question du sublime et l’hypothèse de la syntaxe jonctive doit être précisé. Si, à propos du syntagme  $(a_1/b_2)$ , “ouvrir le fermé”, nous convenons de le désigner comme un **relèvement** et son résultat comme un **superlatif-implicatif**, alors le

---

<sup>49</sup> Longin, *Traité du sublime*, Paris, Le livre de poche, 1995, p. 74.

syntagme (a<sub>1</sub>/a<sub>2</sub>) “ouvrir l’ouvert” s’inscrit comme un **redoublement** et son aboutissement doit être reçu comme un **superlatif-concessif**. Comment alors penser le syntagme récursif ((a<sub>1</sub>/a<sub>2</sub>)a<sub>1</sub>) ? Sa lexicalisation donne ceci : *J’allonge encore le déjà ouvert !* Si le *déjà* pose une limite, alors cette limite est emportée, **dépassée** par le *encore*. Pour traiter cette apodose ou cette emphase dans le plan du contenu, dont souvent pourtant il se méfie, Longin recourt au terme d’«*enchérissement*» : «*Car quand la nature des sujets qu’on traite ou des causes qu’on plaide, demande des périodes plus étendues, et composées de plus de membres, on peut s’élever par degrés, de telle sorte qu’un mot enchérisse toujours sur l’autre*<sup>50</sup>.» Pour conserver à cette dynamique tensive sa portée événementielle, nous adoptons le terme de “dépassement” :

J’allonge le bref ↓	J’allonge le long ↓	J’allonge encore le déjà long ↓
relèvement	redoublement	dépassement
superlatif-implicatif	superlatif-concessif	le sublime

Nous retrouvons, sous la plume de Boileau, la dépendance du mode de jonction marqué, la concession, à l’égard du mode d’efficiencia, le survenir : «*Il faut donc entendre par Sublime dans Longin, l’Extraordinaire, le Surprenant, et comme je l’ai traduit, le Merveilleux dans le discours*<sup>51</sup>.» À quoi fait écho Saint-John Perse : «*(...) et la poésie alors, non la philosophie, qui se révèle la vraie “fille de l’étonnement”, selon l’expression du philosophe antique à qui elle fut le plus suspecte*<sup>52</sup>.» On mesure en cette occurrence combien il est malaisé de dissocier l’une de l’autre la syntaxe et la morphologie. Remarquons au passage que la rhétorique occupe les espaces négligés par la linguistique et la sémiotique, reproche que ne mérite certainement pas Jakobson.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>52</sup> Saint-John Perse, *Discours de Stockholm*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. La Pléiade, 1972, p. 444.

### 3.2 La syntaxe intensive

Réduite à elle-même, la syntaxe intensive procède par augmentation et diminution. Le point de vue tensif introduit une complication dans la mesure où, pour le passage au procès, chacun des termes de l'alternance devient objet pour l'autre, donnant lieu par là même à deux syntagmes, l'un transitif, l'autre réflexif. Nous proposons pour chacun des syntagmes obtenus par recouplement une couverture lexicale, de fait un syncrétisme, plausible :

<i>régissante</i> ↓ <i>régie</i> →	augmentation ↓	diminution ↓
augmenter →	augmenter une augmentation ≈ redoubler	augmenter une diminution ≈ amenuiser
diminuer →	diminuer une augmentation ≈ atténuer	diminuer une diminution ≈ relever

La comparaison entre les définitions tensives et les définitions proposées par les dictionnaires, ici le Micro-Robert s'impose d'elle-même. Nous avons regroupé les définitions données dans le Micro-Robert :

<i>procès</i> ↓	<i>définition</i> ↓
redoubler →	Apporter, montrer encore plus de...
amenuiser →	1. Rendre plus mince. 2. S'amenuiser : devenir plus petit.
atténuer →	Rendre moins grave, moins vif, moins violent.
relever →	Donner une valeur plus haute à. V. rehausser

La comparaison est difficile, car les définitions tensives ont un caractère systématique, carré, que ne présentent pas les définitions des dictionnaires courants. En forçant le trait, nous dirons que les définitions tensives procèdent, du moins en principe, d'un **savoir**, qui est soumis aux critères ordinaires de validation du savoir : exhaustivité, non-contradiction, simplicité<sup>53</sup>, tandis que les définitions des dictionnaires procèdent d'un **savoir-faire** – souvent prodigieux. Les définitions tensives sont contraintes par leur lexique limité et par la règle de formation des syntagmes retenus comme pertinents. Les définitions des dictionnaires sont singulières, et valent selon le cas. Face au dilemme posé par Hjelmslev dans les *Prolégomènes* : arbitraire ou adéquation ? tout se passe comme si les définitions des dictionnaires préféreraient l'arbitraire, les définitions tensives, l'adéquation. Là encore, la concession montre son mérite heuristique : **bien que** la formation des définitions diffère dans chaque cas notablement, la convergence est remarquable, dès l'instant que l'on entre dans les définitions et les sub-définitions qui conduisent jusqu'aux incréments lesquels sont la limite sans doute provisoire de l'analyse sémiotique. Nous ne retiendrons qu'un exemple, celui d'"atténuer". Les deux définitions désignent de la même façon le procès, mais divergent à propos de l'objet : la définition tensive diminue une augmentation, la définition du Micro-Robert "rendre moins grave, moins vif, moins violent" diminue une "intensité" polymorphe, puisque "grave", "vif", "violent" subsument des sub-valences intensives élevées de tempo et de tonicité. D'une manière générale, toutes les grandeurs sont complexes, parce qu'elles possèdent une **mémoire** : *«En linguistique, les choses se présentent autrement : le discours y garde les traces d'opérations syntaxiques antérieurement effectuées : (...) le terme "si" est, bien sûr, l'équivalent de "oui", mais il comporte en même temps, sous forme de présupposition implicite, une opération de négation antérieure<sup>54</sup>.»* Si bien que penser une grandeur, c'est, en vertu d'une catalyse risquée, aussi la penser comme une **émergence** : *«N[ou]s ne pouvons penser **création** ex nihilo sans opérer une négation – qui exige une affirmation antérieure, réservée. J'éteins d'abord – Puis j'allume – Mais c'est **rallumer**.<sup>55</sup>.»* C'est en vertu de ces conjectures que nous identifions au titre de l'objet l'"augmentation" dans notre approche et l'"intensité" dans la définition du Micro-Robert.

Comme dans le cas de la syntaxe jonctive, qui faisait l'objet du point précédent, nous reconnaissons deux catégories de syntagmes :

---

<sup>53</sup> Cette trinité constitue pour Hjelmslev le «principe d'empirisme».

<sup>54</sup> A.J. Greimas & J. Courtés, *Sémiotique 1 – dictionnaire raisonné de la théorie du langage, op. cit.*, p. 31.

<sup>55</sup> P. Valéry, *Cahiers*, tome 1, *op. cit.*, p. 771.

syntagmes implicatifs ↓ augmenter une diminution diminuer une augmentation	syntagmes concessifs ↓ augmenter une augmentation diminuer une diminution
---	--

### 3.3 La syntaxe extensive

Si la syntaxe intensive, préoccupée de l'**éclat**, procède par augmentation et diminution, la syntaxe extensive, soucieuse de la **pureté**, intervient par des opérations de tri et de mélange qui sont selon le cas transitives ou réflexives. Ces opérations sont transitives dans deux cas : lorsque le tri porte sur un mélange antérieur, ou bien lorsque le mélange porte sur un tri antérieur. Elles sont réflexives lorsque le mélange revient sur un mélange déjà effectué ; de même lorsqu'une opération de tri surenchérit sur un tri déjà accompli. Nous proposons les couvertures lexicales suivantes :

<i>régissante</i> ↓	<i>régie</i> → mélange ↓	tri ↓
mélanger →	mélanger un mélange ≈ <i>fusionner</i>	mélanger un tri ≈ <i>confondre</i>
trier →	trier un mélange ≈ <i>diviser</i>	trier un tri ≈ <i>disséminer</i>

Le Micro-Robert propose les définitions suivantes

<i>procès</i> ↓	<i>définition</i> ↓
fusionner →	Unir par fusion (des collectivités auparavant distinctes).
confondre →	Réunir, mêler pour ne former qu'un tout.
séparer →	Faire cesser (une chose) d'être avec une autre ; faire cesser (plusieurs choses) d'être ensemble.
disséminer →	Répandre en de nombreux points assez écartés.

Là encore, les définitions tensives accomplissent et accusent le “geste » esquissé par les définitions du dictionnaire, à savoir un **devenir** de l'objet : imperfectif dans le cas des définitions transitives, perfectif dans le cas des définitions réflexives. Ce qui est cohérent, puisque les syntagmes réflexifs-concessifs l'emportent en vigueur, en ardeur sur les transitifs-implicatifs : “fusionner” et ”disséminer” ne sont-ils pas les superlatifs respectifs de “confondre” et de “séparer” ? “fusionner” ne demande-t-il pas, ne serait-ce que par sa place dans le procès, plus d'énergie que “confondre” ? De même pour “séparer” et “disséminer”. Le partage des syntagmes s'établit ainsi :

syntagmes implicatifs ↓ trier un mélange mélanger un tri	syntagmes concessifs ↓ trier un tri mélanger un mélange
---	--

#### 4. Pour finir

Nous avons insisté en 1.1 sur l'importance de l'homogénéité comme indice de la réciprocité et de la mutualité des grandeurs retenues. Dans les limites de ce travail, l'homogénéité a deux adresses : (i) la relation entre les trois strates de la syntaxe que nous

avons distinguées : jonctive, intensive et extensive ; **(ii)** la relation entre l’approche sémantique, que nous avons désignée du nom de matrice, et la syntaxe jonctive. Le tableau suivant permet de visualiser les correspondances verticales, à une condition cependant : à savoir que l’attribution de l’«*accent de sens*» dépend de l’orientation tensive propre à l’univers de discours considéré. En second lieu, si la réciprocité de la matrice et de la syntaxe jonctive est validée, alors la sémantique matricielle et la syntaxe jonctive s’avèrent seulement des points de vue, ce qui semble très raisonnable. Soit :

<i>matrice sémantique</i> →	sur-contraire tonique	sous-contraire tonique	sous-contraire atone	sur-contraire atone
<i>syntaxe jonctive</i> →	réflexif- concessif	transitif- implicatif	transitif- implicatif	réflexif- concessif
<i>syntaxe intensive</i> →	redoubler	relever	atténuer	amenuiser
<i>syntaxe extensive</i> →	fusionner	confondre	séparer	disséminer

La nouveauté problématique de ce travail porte sur la syntaxe. La relation “verticale” entre la syntaxe jonctive et les syntaxes intensive et extensive n’est pas inédite : c’était déjà le cas pour le parcours génératif<sup>56</sup> présenté dans *Sémiotique 1*. En revanche, la concurrence “horizontale” entre la syntaxe intensive et la syntaxe extensive est quelque peu inattendue. En attendant que la durée fasse connaître son verdict, tout ce que l’on peut dire, c’est que les valeurs d’absolu éclatantes et concentrées sont le terme-limite de la syntaxe intensive, tandis que les valeurs d’univers amenuisées mais disséminées sont le terme-limite de la syntaxe extensive.

L’approche comparative a le pouvoir de changer une hypothèse en probabilité forte. Fr. Jullien relève en ces termes la centralité de l’événement dans notre propre univers de discours : «*C’est pourquoi je me demande si, à ce titre, la culture européenne ne pourrait pas*

---

<sup>56</sup> A.J. Greimas & J. Courtés, *Sémiotique 1 – dictionnaire raisonné de la théorie du langage, op. cit.*, pp. 157-160.

*être définie tout entière comme une culture de l'événement : par la rupture qu'il produit et tout l'inouï qu'il ouvre, par ce qu'il permet de focalisation, et par conséquent de tension, et donc aussi de pathos, l'événement détient un prestige auquel elle n'a jamais renoncé<sup>57</sup>. »* Mais c'est pour ajouter aussitôt que la pensée chinoise a ignoré "notre" fascination pour l'événement : *«On se doute que, à l'inverse, s'attachant aux phénomènes de transition s'opérant à tout moment, la pensée chinoise a tendu à résorber le prestige de l'événement dans la continuité silencieuse des processus. (...) elle a cultivé, non le tragique, ou le sublime, mais la "sagesse" dissolvant l'exceptionnalité de l'événement dans une constante adaptation à la modification du moment<sup>58</sup>.»* Il nous est ainsi donné de discerner "à vue" le double déplacement de l'«*accent de sens*» : (i) des sub-valences "chaudes" immanentes à notre propre univers de discours vers des sub-valences que nous jugeons "froides" et "mornes" ; (ii) des «*activités*» vers les «*processus*» selon la convention terminologique que nous avons plus haut empruntée à Cassirer.

[octobre 2008]

---

<sup>57</sup> Fr. Jullien, *Du "temps" – Eléments pour une philosophie du vivre*, Paris, Le collège de philosophie, Grasset, 2001, p. 88.

<sup>58</sup> *Ibid.*